

L'IMPARTIAL

Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 1. NO. 32

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 12 SEPT 1901.

9 ANNEE.

Deux Voisins

Il y a des braves gens partout. Le jour où ils s'aiment les uns les autres, au lieu de s'ignorer et quelquefois de se méconnaître, le monde n'en ira que mieux : ce sera vraiment le règne de la grâce." Ainsi soit-il!

M. Matruchot, censeur honoraire des études au lycée Charlemagne était venu prendre sa retraite dans le village de Courteron son pays natal. Le petit village de Courteron est un des plus jolis de la vallée de la Seine, où il y en a de charmants. La Seine, encore jeune y est toute claire et souriante bordée de vieux saules et d'une longue file de grands peupliers. Les prés sont verts et peuplés de vaches, roussets et blanches, qui donnent de bon lait ; les coteaux, couronnés d'une ceinture de bois où le lièvre abonde, sont plantés de vignes qui donnent de bon vin. Les habitants ont l'humeur franche et joyeuse ; ils conservent quelque chose de la bonne simplicité d'autrefois. M. Matruchot n'avait plus de parents à Courteron mais ses souvenirs d'enfance l'y rappelaient. Il voulait mourir où il était né. Son père et sa mère étaient enterrés côte à côte, comme ils avaient vécu, dans le petit cimetière derrière l'église : ils gardaient auprès d'eux une place pour leur enfant.

En attendant d'aller les rejoindre, M. Matruchot tenait, disait-il, à passer ses derniers jours dans leur voisinage.

Il vint donc s'installer à Courteron, dès le lendemain de la distribution des prix, le 3 août 1892, accompagné de son fidèle domestique Joseph, un vieux serviteur. Joseph n'avait pas voulu, il n'aurait pas pu se séparer de son maître, pour lequel il éprouvait autant d'amitié que d'admiration. Quand Joseph avait dit : "monsieur Matruchot", il avait tout dit. M. Matruchot était pour lui la loi et les prophètes, la science et l'autorité : la bonté aussi : car ce vieil universitaire était un homme très bon et très doux, sous des apparences un peu froides. Il ne déplaissait point d'ailleurs à l'honnête Joseph de se retirer à la campagne. Il savait faire un peu de tout, même la cuisine. Elever les poules et les lapins de "Monsieur", tailler ses arbres, arroser ses fleurs, épousseter ses livres, jouer d'une jolie chambre au soleil levant et pêcher à la ligne le long des prés : il n'en demandait pas plus pour être content.

La petite maison de M. Matruchot était propre et souriante, avec un gentil jardin donnant sur la Seine. Cette maison paternelle où les siens avaient vécu, M. Matruchot s'était plu à l'arranger un peu, tous les ans, avant de venir y demeurer ; il l'avait agrandie et embellie, fleurie surtout, en ajoutant un parterre à son potager. Il aimait les fleurs, après avoir aimé les enfants, cet excellent homme. C'est dans ce coin de ver-

ture parfumée que M. Matruchot comptait terminer doucement sa vie, la vie d'un sage, et jouir des bienfaits de chaque saison : l'hiver, fumant sa pipe auprès du feu et s'intéressant de très loin à la politique ; — le printemps, voyant s'ouvrir les jeunes pousses ; — l'été rêvant ou dormant à la fraîcheur et au murmure de l'eau courante ; — l'automne, regardant s'éteindre les soleils couchants, derrière le rideau, noyé d'or des grands peupliers ; — le long de l'année relisant tour à tour Horace et Voltaire, et, par une dernière piété envers Lhomond, apprenant "rosa", la rose, à quelques gamins.

Vous ai-je dit que la maison de M. Matruchot touchait au presbytère et que son jardin n'était séparé du jardin de M. le curé que par une haie ? On n'a pas encore chez nous l'habitude des murs de pierre, qui sont, du reste, méfiants et disconcertants. On vit un peu les uns chez les autres, ce qui ne veut pas dire les uns sur les autres. On se voit, et on se cause volontiers, entre voisins, par-dessus les haies qui ne sont pas hautes. Cela fait les relations plus agréables, les après-midi moins longs et la vie plus douce.

Les premiers rapports de M. Matruchot et de M. le curé ne furent pas tout de suite, très familiers. L'abbé Socard était pourtant un excellent prêtre, un saint homme et un brave homme. De bons yeux clairs, toujours avenants, donnaient une grande expression de douceur à son visage. Il était de manières parfaitement polies, n'élevant presque jamais le pas, et marchant de la même allure, paisible et grave, sauf quand il y avait un service à rendre ou un malade à visiter.

Au rebours de lui, sa servante Divine, Mlle Divine, — ou Ludivine, si vous aimez mieux. — une petite femme de cinquante-cinq ans, toujours en l'air, était vive comme la poudre, affairée comme une mère poule, et n'était pas muette comme les poissons. On n'entendait qu'elle dans le jardin, lorsqu'elle y était pour arracher une salade ou cueillir "ses" haricots. On l'entendait même encore lorsqu'elle n'y était plus, car le bruit de sa voix arrivait de la cuisine, soit qu'elle grondât M. le curé, qui était charitable comme saint Martin, pour avoir fait l'amène à des vagabonds ; soit qu'elle fût en grande conversation avec les deux religieux du pays, la soeur Eloi et la soeur Maximin ; soit qu'elle caquetât d'un bon bec, avec des voisines ; soit enfin qu'elle chantât, sur des notes aiguës, un cantique qu'elle gloussait, tout en épluchant ses légumes. Le son de sa voix ne déplaissait pas trop à M. Matruchot, qui était patient, — mais elle agaçait l'honnête Joseph qui se piquait d'avoir l'oreille juste et qui n'aimait pas les cantiques, hors de l'église, plus que de raison. Il se plaignait à M. Matruchot, qui ne voulait pas se plaindre à l'abbé Socard. Il osa se plaindre un jour, par-dessus la haie,

à Mlle Divine elle-même, qui fut suffoquée par ces "observations".

Elle n'en tint, comme de juste pas le moindre compte, et elle envoya promener le bon Joseph avec un "De quoi je me mêle ? des plus exprès", en le foudroyant de ses yeux farouches. Et voilà la guerre allumée. On peu s'en faut, pour quelques fausses notes. Le "concert européen" a été parfois troublé pour aussi peu de chose.

Le 14 août, qui était un samedi, veille du dimanche, fête de l'Assomption, Mlle Divine, comme si rien de rien ne s'était passé, — elle oubliait volontiers ses torts envers les autres sans pardonner aux leurs aussi chrétiennement, — Mlle Divine elle-même, après avoir carillonné pour la forme à la porte de M. Matruchot, ouvrit cette porte, enfila le couloir y attendant dévala dans le jardin, suivie de deux ou trois jeunes paysannes qui portaient de grands ciseaux et de grands paniers. Joseph n'essaya pas d'arrêter cette invasion, — elle lui aurait passé sur le corps, — et il recula, mais il voulut au moins en savoir la cause.

— Monsieur Joseph, lui déclara Mlle Divine, c'est demain la fête de l'Assomption. Nous venons, les "filles de Marie" et moi cueillir des fleurs chez vous pour notre autel de la Vierge. Vous n'êtes pas sourd ; vous avez même l'oreille un peu tendre, à ce qu'il paraît..... Vous n'avez entendu, vous n'avez comprise... M. Matruchot est-il là ? Je viens de la part de M. le curé, qui te remercie. Nous vous remercions aussi et nous vous remercions encore tout à l'heure, quand ce sera fini, puisque vous allez nous conduire et nous aider..... Conduisez nous.

— Mais, mademoiselle !... s'écria Joseph, qui tenait, en bon jardinier, aux fleurs de son maître. — Il n'y a pas de mademoiselle, répliqua Divine. Quand on vous dit que c'est demain l'Assomption et qu'il faut fleurir Notre-Dame. Vous n'êtes pas un païen, que je pense, et vous avez été baptisé, comme moi, il y a beau temps. Dites-nous seulement ce qu'on peut couper des fleurs de M. Matruchot. On ne vous mangera ni vous ni votre..... jardin..... Dépêchez-vous.

M. Matruchot était justement assis au bout de son jardin. Il reconnut aussitôt la voix, un peu plus perçante qu'à l'ordinaire, de Mlle Divine, et il se leva pour venir à sa rencontre.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle, tout ce que vous voudrez, lui dit-il de son air aimable. Heureux d'être agréable à M. le curé et de contribuer à l'ornement de votre église.

— Merci bien, monsieur Matruchot. Au moins, vous n'êtes pas aussi regardant que votre grand nigaud de domestique.

— Joseph n'est pas un nigaud et il est à peine mon domestique, mademoiselle Divine, répondit M. Matruchot, un peu fâché, et qui redevint un instant

[Suite à la 8^{me} pag.]

GOOD ADVICE

The following dialogue was heard a few days ago in one of our neighboring settlements. Read it :—
Pat.—"Hello, Peter ?"
Peter.—"Hel-oh oh-oh-he, Pat."
Pat.—"Why Peter, that's a terrible cough you have."
Peter.—"I know. It's killing me Pat."
Pat.—"Why don't you get something to cure you ?"
Peter.—"Sure I have tried all the cough medicine on the market but they did me no good."
Pat.—"Why don't you go to the doctor ?"
Peter.—"Well, I intended to go, but Barney called over to see me last night and told me not to bother with any of them ?"
Pat.—"Why was that, Peter ?"
Peter.—"Well, he says last spring when Margaret was sick she had all the doctors in the place to see her, and the devil the bit she was the better of them."
Pat.—"And will you tell me what cured her ?"
Peter.—"Well, he says he heard great talk about this McDONALD'S DRUG STORE keeping very fine medicine for man or beast, and he started at once to see Mr. McDonalds, himself. He gave him two bottles of McDONALD'S ANODYNE PINE EXPECTORANT, which only cost him 25 cents apiece. This cured her completely."
Pat.—"Well ! Well ! that was cheap."
Peter.—"Yes and he says if he had gone to McDonald's Drug Store and got this medicine in the first start he would have saved over \$50 that he had paid out for doctors' bills and medicines."
Pat.—"Dear, oh dear ! My, oh my ! Peter, I would advise you to go to Summerside and see that man at once !"
Peter.—"Well, Pat, I will go to see him this day with the help of the Lord and the old horse. Good bye, Pat."
Pat.—"Good bye, Peter."
P. S. Pat.—"Ho ! Ho ! Before you go take this 25 cents with you and bring me a bottle of that McDONALD'S Anodyne Pine Expectorant for Ann."
Peter.—"I will that, sure."

School & College

BOOKS

Of all kinds

ALWAYS ON HAND
CHAS. J. MITCHELL

144 Queen St. Charlottetown

Opp. Prowse Bros. P. E. I.
Mail orders receive prompt attention.

Agents for the Perry Pictures

WOOD FARM FOR SALE.

Situated at Palmer Road, Lot 2, containing 123 acres, covered with a good growth of mixed wood.

For farther particulars apply to

B. D. McLELLAN,
Palmer Road,
May 9th, 1901—tf. Pioneer.

AVIS

M. Aubin E. Arsenault, avocat, sera au magasin de MM. J. O. Arsenault et cie, Wellington, tous les samedis après midi, durant les mois d'été. Toutes personnes de cette partie du pays ayant affaire à lui pourront le voir—mai 22 1901 tt.

HOTEL RIVERSIDE

DUKE ST. MONCTON, N. B.

Cet hotel est à une minute de marche du Dépôt de l'Intercolonial en face du Bureau de Poste et près de la Rivière.

La proximité de l'hotel de la rivière, permet de voir, en plein, le spectacle grandiose du BOAR à chaque marée.

Termes raisonnables.
Une étalle de première classe pour la commodité des voyageurs.

FRED. THIBODEAU

R P P O

J. H. Myrick & Co

Importers and Dealers in

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH and

ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of

NEW GOODS.

We are prepared to supply the wants

of the farmer, fisherman and mechanic.

We invite intending purchasers

to give us a call, and they will find we can meet all

competitors, and save to them the

trouble and expense of going to

Summerside or Charlottetown.

TO THE PEOPLE OF—

West Prince

I am better prepared than ever to supply the demand in FRUIT of all kinds which arrives fresh weekly.

All kinds of Temperate Drinks ON ICE.

A good supply of PIC-NIC goods, such as

Raspberries, Strawberries, Lemon and Pine Apple Cordials (for drinks,)

In canned meats ; PIGS FEET, LUNCH TONGUE, DEVILED HAM.

A large assortment of Confectionery, always fresh.

Cigars wholesale and Retail.

I also keep a good assortment of spectacles and eye glasses—Eyes tested free.

Watch & Jewelry repairing promptly attended to

W. J. Crockett,
who keeps the Alberton Fruit and Confectionery Store.

ANDREWS

RHEUMATIC

CURE

is the remedy to take if you suffer with rheumatism, sciatica or kidney troubles.

This medicine acts on the kidneys and bowels, driving the poisons out of the system that cause the sufferings of rheumatism and sciatica. It sharpens the appetite thus giving more strength.

ANDREW'S RHUMATIC CURE

is being used more this spring than ever before, and everybody that has used it or is using it praise it very highly.

It is made up of BARKS, BERRIES, HERBS, LEAVES AND ROOTS

which when boiled down make 2½ pints of medicine, so it is not expensive, besides being very efficient.

If you suffer with rheumatism you should give it a trial. Price 50c. a box or 3 for 1.25, mailed to any address. Prepared only by

J A GOURLIE

PRINCE COUNTY DRUG STORE
SUMMERSIDE, P. E. I.

Hémorroïdes Guéries

Environ une personne sur quatre souffrent des Hémorroïdes démanchantes, saignantes ou saillantes. On ne pourrait rapporter un seul cas, ou l'onguent du Dr Chase n'a donné un prompt soulagement et ou il n'a opéré une guérison parfaite, quand on en a fait usage régulièrement. Informez-vous en a vos voisins. Cet Onguent est recommandé par tous ceux qui s'en sont servis. 60 cts la boîte. Tous les marchands, ou Elmsion Bates & Cie, Toronto.